

ImpersonHate

Satisfaire son Hitler intérieur demande parfois quelques arrangements avec la réalité. Lorsqu'elle remue dans le bas ventre, envoyant de doux anathèmes vengeurs au cerveau, l'hybris devient difficilement contrôlable. Celui qui la ressent n'a alors que peu de solutions : se replier sur son cercle privé et frapper sa femme/enfant/cochon d'Inde ; *produire* avec sa haine et devenir, au mieux votre serviteur, au pire un rappeur ; ou, la meilleure de toutes, invectiver sur le moment l'objet de son ressentiment.

C'est ce que j'ai fait hier.

Je pensais que dans les transports ferroviaires, si le métro faisait ressortir le pire de chacun, le train au contraire favorisait les rapports amicaux. A conditions de fréquentation équivalentes, il est étrangement bien plus aisé d'aborder son voisin dans un train. C'est ainsi que, pour moi, ces voyages ont toujours été des havres de sérénité dans ce flot insensé qu'est l'existence au XXI^e siècle (levez bien haut votre poing postmoderne). Je me trompais.

Le trajet avait été long. Comme à chaque fois que je côtoie cette bande de Picards (à eux seuls ils doivent bien représenter 75% des personnes que j'aiiiiiimeuh), le retour sur Paris était légèrement teinté de mélancolie. Ajoutez à ça un mal de tête probablement dû aux whiskies surnuméraires de la veille. Pas moyen de dormir, un Beauvais-Paris le dimanche soir est aussi bondé que les camions venant d'Ukraine à l'approche d'un Euro de football, et j'avais fini le roman que j'avais apporté ("A propos d'un thug" de Tabish Khair). Je m'emmerde donc sec. J'arrive néanmoins à m'occuper l'esprit le reste du trajet en fomentant des plans d'invasion de la Corée du Nord (je pense qu'avec ses 25 millions de nord-coréens entraînés à être des boucliers humains, il s'agit du meilleur pays pour survivre à l'Apocalypse imminente).

Il reste 10 minutes avant Paris. Chose exceptionnelle sur ce trajet, on a le droit à un contrôle. L'opération tourne rapidement court, une vieille Anglaise n'a pas son billet et, apparemment, elle n'a pas vu les contrôleuses lors de leur premier passage. Faisant son devoir, est-il moral ou pas, là n'est pas la question, l'une d'elles commence à la verbaliser. La discussion monte, vite rejointe par un des voisins de l'Anglaise, qui s'autoproclame défenseur des citoyens face à, je le cite, "la société totalement consumériste et qui ne respecte plus les gens". Tout le monde a les yeux tournés vers la scène, moi, je suis juste à côté. La pervenche ferroviaire a beau expliquer que, non monsieur, cela ne vous concerne pas, nous essayons de régler le problème de madame, le Chevalier Blanc continue de plus belle, l'empoignant même par le col. C'est à ce moment précis que mon hybris commence à remuer. Je tente tant bien que mal de la contenir en songeant à ces instants bénis, où, nourrisson, la vie se résumait au sein et au caca. Mais, malheureusement pour mon équilibre et heureusement pour vous (sans quoi vous n'auriez pas l'incommensurable bonheur de me lire aujourd'hui), le Défenseur des Vieilles Britonnes a prononcé la phrase qu'il ne fallait pas en faisant le geste qu'il ne fallait pas :

"DE TOUTE FACON, VOUS ETES COMME LES FRANCAIS PENDANT LA SHOAH"

Accompagné d'une gifle sur la contrôleuse. Les robinets étaient ouverts. Très (trop ?) peu de gens m'ont vu en colère, ils savent que, dans ces cas là, je n'ai que peu de limites, et surtout pas celle de la vérité. C'est ainsi que, tout en le séparant de la contrôleuse, j'ai hurlé : "enculé de fils de pute, tu fermes ta gueule, toute ma famille est morte pendant la Shoah". Arrivé au point de cette phrase, j'éclate intérieurement de rire, toujours surpris de l'exagération dont je peux faire preuve dans ces situations. Mais, surtout après avoir vu le remerciement dans les yeux de la contrôleuse, je ne pouvais pas le laisser paraître. Heureusement, la scène se conclut très vite après. Un jeune homme nous sépara et on descendit du train. Sur le quai, les flics nous

attendaient, la contrôleur (jolie brune au demeurant, pardon, jolie brune en uniforme) me demande si je veux témoigner.

J'ai refusé. Seule comptait la scène.